

ENGAGEMENT PERSONNEL ET CHARITE

L'objectif de ces deux méditations, données dans le cadre d'une journée de recollection paroissiale, est d'éclairer l'action et de soutenir la conversion. Le thème en a été inspiré par la demande de personnes engagées dans le service caritatif de Notre-Dame de Grâce. Mais la question a une portée plus large ou, si l'on préfère, plus centrale qu'il n'y paraît d'abord. Elle pourrait sembler abstraite ou « philosophique » mais elle traduit en fait le mouvement de la vie chrétienne. C'est pourquoi vous allez observer que j'inverse la question : l'engagement personnel n'est pas premier, il n'est jamais premier.

I

La première méditation va consister en un commentaire de la dernière phrase de l'introduction ouvrant l'encyclique *Deus caritas*. Ce commentaire ne prétend pas être exhaustif, mais je le conduis dans un ordre déterminé. Nous lisons ceci, qui exprime l'*intention* de Benoît XVI : « Susciter dans le monde un dynamisme renouvelé pour l'engagement dans la réponse humaine à l'amour divin. » Le choix de cette citation pour guider notre réflexion s'appuie sur la présence du mot « engagement ».

L'Eglise

L'intention exprimée peut paraître bien modeste, puisqu'il s'agit de *susciter*, de provoquer. Mais elle n'est pas exprimée par n'importe qui. Nous pourrions interroger l'auteur, un peu à la manière avec laquelle Jésus a été interrogé : Par quelle autorité parles-tu ? « Susciter » : D'où vient cette capacité à s'adresser largement ? Le Pape lui-même, l'Eglise par sa bouche expriment une ambition large. Benoît XVI ne précise pas à qui il s'adresse ; aux baptisés, sans doute, mais le fait de laisser dans l'indétermination l'identité des destinataires situe cette parole *au niveau de l'humanité même*. Cette autorité assurée, qui autorise la parole pour faire croître une réalité vivante, d'où provient-elle ? Sa source réside dans le fait que l'Eglise se laisse éclairer par Dieu lui-même sur la vocation de l'humanité. Sa parole s'appuie sur la Révélation, elle se développe à l'intérieur de cette Révélation. Cette autorité peut être cependant contestée, elle ne s'impose ni par les armes ni par les règlements administratifs, elle peut même être combattue. Elle porte en elle la question de sa *crédibilité* au regard des êtres humains.

Nous sommes ici en qualité de *membres vivants* de l'Eglise. Notre présence personnelle se justifie par cette appartenance et elle témoigne d'un choix, puisque nous aurions aussi bien pu aller pêcher sur les bords de Seine ou nous livrer à d'utiles occupations. Nous sommes donc les *premiers destinataires* de la parole qui est adressée par le Pape. Et nous portons par conséquent une part de responsabilité dans la crédibilité de la parole que l'Eglise adresse à l'humanité. La vérification de la solidité de la parole s'opère en partie dans les fruits que nous lui permettons de porter. Regardons-y d'un peu plus près pour être mieux avertis sur le contenu de cette parole.

Un dynamisme

Ce que veut susciter la parole pontificale est un *dynamisme*, c'est-à-dire un élan, une force orientée. Il ne dit pas ici de quelle nature est ce dynamisme, mais il souligne qu'il est *intérieur* à un engagement, qu'il inspire un engagement, qu'il provoque un engagement, c'est-à-dire une décision humaine aux prolongements pratiques nombreux, mais qui ne sont pas non plus énumérés.

De quel ordre est ce dynamisme ? La lecture des premières phrases de l'introduction ouvrant l'encyclique *Caritas in veritate* est instructive. Nous lisons ceci : « L'amour dans la vérité [...] est la

force dynamique essentielle au développement de chaque personne et de l'humanité tout entière. L'amour – « *caritas* » - est une force extraordinaire qui pousse les personnes à s'engager avec courage et générosité dans le domaine de la justice et de la paix. » Ainsi donc, la *charité* est-elle une force intérieure à l'être humain, elle apparaît même comme le *principe de son développement authentique*. Parmi d'autres forces qui animent l'être humain, elle est la force essentielle. Nous sommes loin de la manière souvent restrictive selon laquelle nous comprenons la charité, comme une action bénéfique pour autrui ou pour soi-même. Reste à identifier le fondement d'une telle affirmation qui inscrit l'être humain dans une autre perspective que celle d'un être économique, mû seulement par l'appétit de consommer ou de posséder.

Il suffit pour le moment de percevoir que le dynamisme à susciter est la charité, car c'est elle qui ouvre chacun à plus grand que lui et lui donne de choisir de prendre part à une *œuvre qui le dépasse*, qui dépasse la compréhension détaillée qu'il peut en avoir, qui dépasse le cadre strict de son action propre. L'engagement personnel, comme mobilisation de la personne en vue d'une œuvre, est donc porté par la charité.

Dans le monde

Le dynamisme renouvelé que le Pape souhaite susciter est une réalité spirituelle intérieure à l'humanité. La phrase que je commente indique le lieu où doit s'opérer cette action. Il ne dit pas « dans l'Eglise » : on pourrait penser qu'elle est le milieu humain où ce dynamisme doit être suscité, certains iront même jusqu'à penser que c'est le seul qui soit apte à recevoir une telle invitation. Ce n'est pourtant pas ainsi que procède Benoît XVI. Est-ce légitime ? Il écrit en effet « dans le monde » : le mot désigne la sphère de l'humain, toute la sphère de l'humain qui est le lieu du déploiement de ce dynamisme. C'est donc en elle qu'il s'agit de le susciter, pas seulement dans une part d'elle-même qu'est l'Eglise. Et ce qui est ainsi dit de l'humanité et pour elle l'est à plus forte raison pour l'Eglise.

Ce dynamisme est en effet présent au cœur de l'être humain, de tout être humain. La Révélation biblique le dévoile, le suscite, ouvre la voie à sa purification et à son affermissement. La conscience de ce don *commun* s'accompagne de celle des obstacles à son déploiement. La conviction de l'Eglise repose sur le fait que l'humanité, et donc chaque personne en elle, est créée « dans l'image de Dieu ». Il s'agit donc ici de rejoindre le *principe de croissance* de l'humanité, un principe intérieur qu'elle a reçu et reçoit.

Réponse humaine

Nous percevons mieux que, lorsqu'il est question de charité, il n'est pas *d'abord* question d'activités particulières : il s'agit de découvrir que la vie humaine, dans sa particularité personnelle, est caractérisée par une *réponse donnée*. La réponse de l'humanité, et en elle les réponses des personnes, désigne au mieux sa vocation. Plus la réponse prend forme concrètement, plus la personne humaine croît, grandit, atteint sa véritable stature. Cette réponse n'est pas naïvement verbale, elle suppose un engagement, un choix, une détermination, une fidélité.

Mais qui dit « réponse » dit, à l'origine, « appel ». On répond à quelqu'un qui appelle. Et si personne n'appelle, on ne peut répondre, on ne sait pas même que l'on a capacité à répondre. L'appel est déjà contenu dans l'intention du Pape : pour susciter, il parle, espérant que sa parole recevra un accueil qui libérera le dynamisme nécessaire pour répondre, non pas d'abord à son appel à lui, mais à l'appel de l'amour divin dont il se fait l'intermédiaire. Il relaie dans le monde actuel l'appel de l'amour divin, l'appel contenu dans l'amour divin, l'appel à aimer à son tour. C'est l'amour divin révélé qui fait être l'homme et lui indique le chemin de son accomplissement et de sa joie.

Cette conviction procède d'une connaissance de Dieu lui-même, de son être et communiquée par lui. La citation complète de la première phrase de l'introduction de *Caritas in veritate* l'exprime simplement, mais de manière décisive : « L'amour dans la charité, dont Jésus s'est fait témoin dans sa vie terrestre et surtout par sa mort et sa résurrection, est le force dynamique essentielle au vrai développement de chaque personne et de l'humanité tout entière. » C'est de ce témoignage que l'Église tire son autorité et son assurance : servir ainsi l'œuvre de Dieu pour et dans l'humanité.

II

Trois questions ont été ensuite posées aux participants pour nourrir les échanges en quatre groupes. Il a toutefois été demandé de ne pas énumérer ses engagements ni d'en raconter les péripéties.

Pour quels motifs avez-vous pris votre/vos engagements ? Pour quels motifs leur êtes-vous fidèle ?

Eprouvez-vous des inquiétudes ou des limites par rapport à cet engagement.

Ces engagements sont-ils pour vous, et comment, une réponse à l'amour divin ? On pouvait aussi réfléchir sur ce qu'est l'amour divin.



Le temps de prière personnelle du début d'après-midi pouvait s'inspirer du récit évangélique en *Marc* 2, 1-12.

III

Cette seconde méditation garde présente à l'esprit la phrase de Benoît XVI, citée au commencement et fil conducteur de la journée. Elle propose quelques réflexions et quelques moyens utiles – nécessaires probablement – pour affermir l'engagement personnel et commun.

Servir

« Susciter dans le monde un dynamisme renouvelé pour l'engagement dans la réponse humaine à l'amour divin ». Cette phrase exprime au fond un service rendu. L'intention exprimée est en effet de *servir la réponse humaine* à l'amour divin en suscitant chez les êtres humains ce dynamisme. Ce service est ainsi une expression ajustée de la charité elle-même, qui porte à en servir la force dans l'humanité, blessée et pétrie de contradictions, en voie de création.

Notre action, par conséquent, sous toutes ses formes, est appelée à épouser davantage le dynamisme qu'est l'amour – *caritas* – et à le servir en chacun. Ce n'est pas forcément le point de vue que nous adoptons, car nous agissons dans des relations particulières en réponse à des sollicitations concrètes déterminées. La *source de ce dynamisme* lui-même, qui nous habite et habite tout homme, est révélée par le Christ et communiquée dans les sacrements. La conscience vive et nourrie que nous en avons nous engage sur un chemin de *conversion*, et donc de vérité : œuvrer à la purification en nous et en notre action de ce qui ne nous rattache pas à ce dynamisme et peut nous en éloigner ou même le contrarier.

Amour chrétien

Nous cherchons ainsi parfois à comprendre ce qui fait le *propre de notre action* de baptisés, particulièrement dans le domaine caritatif, par rapport à tous ceux qui œuvrent dans des associations humanitaires. Certains vont même jusqu'à penser qu'il n'y a pas de différence au fond, d'autres, au contraire, à disqualifier toute entreprise humaine non chrétienne. En réalité, ce n'est pas en comparant que l'on trouvera la qualité propre de l'amour chrétien.

Pourquoi ? En première approche, parce que c'est nous renvoyer à notre propre action et la juger à partir de critères humains, souvent bien subjectifs, comme la générosité. Non que ces critères soient sans portée. Mais ils le sont dans la mesure où ils s'appliquent à notre propre action, et non à celle des autres, et où ils se réfèrent à une perception de l'homme et de sa destinée. En seconde approche, plus fondamentale, parce que nous sommes tous des êtres humains et que nous savons, comme chrétiens pour le coup, quel est le dessein créateur et sauveur de Dieu. Chaque être humain *porte en lui le dynamisme de sa croissance propre*, et ce dynamisme est la charité, communiquée par Dieu lui-même.

Cette réalité parvient à notre connaissance par le *Christ* : nous avons rappelé qu'il révèle l'amour divin, non seulement pour l'humanité mais en lui-même – Dieu est amour –, et l'amour humain comme réponse à cet amour. Mais l'Eglise n'est pas la seule bénéficiaire de cette Révélation : si elle la reçoit en effet, c'est *pour l'humanité* entière, pour lui révéler qui elle est, lui ouvrir le chemin de sa joie qui est celui d'une *réponse*.

L'amour chrétien est donc l'amour de Dieu communiqué à l'humanité et pour elle. Le propre (chrétien) n'implique pas l'exclusivité ou la propriété, il désigne le commun dans le dessein de Dieu. L'Eglise tient son identité de cette communication, au sens où elle reçoit en propre la charité divine et au sens où elle est chargée de la communiquer à l'humanité et de la servir en elle. On pourrait dire que la charité, l'amour chrétien, est le bien commun des hommes. Sa source est le Père qui donne par son Fils dans l'Esprit Saint. Mais nous ne prétendons pas ainsi que tout le monde est chrétien, ce serait nier une différence réelle. En revanche nous mettons en évidence que l'humanité a reçu un dynamisme propre manifesté par la Révélation biblique dont l'Eglise atteste la réalité pour inviter tous les hommes à y consentir.

Le savoir, le vivre, apprendre à le vivre et à le savoir, c'est servir l'humanité et le dessein de Dieu pour elle. C'est connaître le don et ce qui s'y oppose, c'est accueillir le remède qui guérit et élève l'être humain – personnellement et donc ensemble.

Commun

Nous ne sommes jamais des êtres solitaires, en effet. Appelés par Dieu à lui répondre, nous sommes constitués *sujets* de notre réponse – pas exécutants d'ordres – et nous le sommes comme membres de l'Eglise et de l'humanité. Il suffit de rappeler ici la parole de Jésus à ses apôtres, ne les appelant plus serviteurs mais amis, parce qu'il leur a fait connaître le dessein du Père.

Selon quel mode s'accomplit progressivement notre *réponse à l'amour divin* manifesté/communiqué par Jésus de Nazareth ? Le commandement nouveau ouvre la réponse personnelle à un *nous*. Comme *je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres, pas aimez-moi*. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas à aimer Jésus, mais qu'il oriente notre réponse à son amour dans l'exercice de *l'amour fraternel*. C'est pourquoi amour de Dieu et amour du prochain sont intimement liés en terre chrétienne, qu'ils se renvoient l'un à l'autre, que l'un ne peut se substituer à l'autre. Là réside le secret mouvement de l'humanité.

Le Messie d'Israël, c'est Jésus – pas nous, quelque soit notre désir de vouloir sauver l'autre de toutes les situations de détresse qui nous émeuvent et nous portent vers lui. Notre action ne peut espérer être salutaire que si elle se relie profondément à celle de Dieu lui-même. Et notre participation se conjugue à celle des autres par le fond, c'est-à-dire par l'union au dynamisme de croissance communiqué à l'humanité par Dieu et servi par l'Eglise.

Trois considérations en découlent. Elles sont à reprendre fréquemment.

Placer notre action à sa *juste place* : par rapport au Christ et au dessein de Dieu, par rapport à celle des autres, par rapport à la mission de l'Eglise. De ce dernier point de vue, l'Eglise a été une maîtresse dans l'art de soutenir l'humanité, jusque dans ses détresses les plus matérielles.

Percevoir que l'œuvre de libération et d'unité de l'humanité est une *œuvre divine* – et non humaine, même si le désir en habite une part de l'humanité et si le concours de l'homme est requis –, et que nous en sommes d'abord les *bénéficiaires* et les *coopérateurs*. La réalisation de la vocation de l'humanité est éternelle et non temporelle, puisqu'elle a part à la vie divine. Nous le savons, nous devrions le savoir. Nous l'oublions. C'est ainsi que *l'espérance* habite l'amour chrétien, car le baptisé sait que c'est Dieu qui aime et que la plénitude lui sera accordée d'au-delà de la terre, du temps et de l'histoire. Cette espérance porte notre action, forcément limitée et imparfaite, et celle des autres aussi – pour eux parfois, lorsqu'ils n'ont pas l'horizon dégagé comme le permet notre vision chrétienne.

Etre bien convaincu que le *vrai bien* de chaque être humain est de *pouvoir connaître Jésus*. Cela ne signifie pas que nous devons à tort et à travers parler de Dieu. Il est des situations où cela est inutile, mais cela n'empêche pas de vivre chaque relation avec cette conviction et l'espérance qu'un jour chacun puisse se réjouir de le connaître. En cherchant à s'inscrire dans le service de l'amour en chaque être humain, le baptisé reçoit de manière très particulière ceux qu'il rencontre.

Moyens

Les trois considérations qui précèdent indiquent des points d'attention, des points de conversion, d'ajustement de notre être et de notre action à l'œuvre même de Dieu. Quatre petits moyens viennent les compléter. L'intention est de ne pas se laisser prendre par *l'activisme*, qui désigne une action insuffisamment habitée et souvent expression de la recherche de soi. La *fidélité* à un engagement, en nous inscrivant dans la durée, garantit, si nous sommes vigilants, notre croissance dans un service de l'autre qui va jusqu'à rejoindre, même invisiblement, sa propre croissance.

Prier. En deux directions. Nous laisser éveiller par la rencontre avec le Seigneur, éveiller à son appel, éveiller aux divers appels que nous percevons : le récit évangélique proposé tout à l'heure pour la prière personnelle favorise cet éveil dans l'attention au Seigneur. Prier pour ceux que nous rencontrons et servons, les confier simplement à Dieu : cette attention dans la prière nous déprend de notre propre action et nous situe mieux dans la relation que chacun entretient avec le Seigneur, qu'il en soit ou non conscient.

Réfléchir. La réflexion n'est pas seulement technique, qui nous permet d'améliorer la qualité de ce que nous voulons accomplir, elle est aussi fondamentale : lire, par exemple, échanger aussi, pour mieux saisir le regard de l'Eglise sur l'humanité et de l'humanité sur l'Eglise.

Relire. La relecture de son action n'est pas seulement technique, elle porte aussi sur la manière dont nous avons pu pressentir l'action du Seigneur, dont nous pouvons ajuster nos dispositions intérieures, dont nous pouvons aussi percevoir nos axes de conversion.

Miséricorde. Le dernier mot est toujours à la miséricorde divine, à notre égard d'abord, car nous pouvons percevoir parfois cruellement nos limites ou notre égoïsme, à l'égard de ceux avec qui nous avançons, à l'égard de ceux que nous rencontrons et avec lesquels nous partageons un peu de la vie.

IV

UN TEMOIGNAGE CREDIBLE

Homélie pour le deuxième dimanche du temps ordinaire 2011

Il aurait sans doute été bienvenu d'entendre les versets qui précèdent le passage d'évangile qui vient d'être proclamé. Il nous aurait permis d'entrer dans l'atmosphère de l'évangile selon saint Jean. Cette atmosphère est celle d'un procès, d'un « procès d'alliance », d'un procès qui est donc intérieur à Israël. Et ce procès concerne un accusé, Jésus lui-même.

Le témoignage de Jean

Voici ce que nous lisons et qui raconte le jour précédant celui dont nous avons entendu le récit : « Et voici quel fut le témoignage de Jean lorsque, de Jérusalem, les Juifs envoyèrent vers lui des prêtres et des lévites pour lui poser la question : 'Qui es-tu ?' » Dans un procès, les juges conduisent une instruction. Ils interrogent pour vérifier les faits et, ici, leur signification. C'est ce qu'ils font et ils disposent de l'autorité pour le faire. Ils viennent de Jérusalem pour interroger un témoin. Ce témoin doit être autorisé et son témoignage crédible : sur les bords du Jourdain, beaucoup de monde vient rencontrer Jean, sa parole et sa vie sont en harmonie, il vit et agit comme un prophète. L'enquête porte donc sur deux points : l'identité de Jean et le motif de son action.

Il rend témoignage au sujet d'un autre que lui-même, et son identité est entièrement liée à celle de cet autre : Je ne suis pas le Messie, mais se tient au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas. Le lendemain, à ses disciples, il le désignera comme l'Agneau de Dieu et le Fils de Dieu. Il n'est jamais bon de disqualifier les scribes ou les Pharisiens, au motif qu'ils sont hypocrites, car ce sont eux qui interrogent et recueillent le témoignage de Jean : Ils sont habilités pour le faire, comme autorités religieuses qui doivent s'assurer de l'authenticité des actions et des paroles de Jean. Ils provoquent ainsi le témoignage, ils permettent à Jean d'assurer sa mission à l'égard de Jésus.

Un peu plus tard et à diverses reprises, ils interrogeront Jésus : D'où es-tu ? De qui tiens-tu ton autorité ? Ce sont des questions légitimes, et nous pouvons aussi les poser. Les réponses données permettent de s'assurer de la solidité des paroles prononcées. Les faux prophètes existent : Il s'agit donc de discerner entre les faux et les vrais. Jean, dernier des prophètes, rend témoignage au Messie, au Prophète par excellence puisqu'il est la Parole de Dieu adressée aux hommes. Il n'en est pas le simple héraut.

L'Eglise

Voilà ce qui s'est passé sur les bords du Jourdain, là où Jean donnait le baptême de conversion. C'est le début du procès, le début de la vérification. A lui seul déjà, ce récit nous permet de percevoir la portée des questions posées.

Mais il jette aussi une lumière sur le temps présent. La figure de Jésus demeure par excellence celle qui provoque des questions : Qui est-il vraiment ? L'Eglise, qui a reçu de lui mission pour le faire

connaître et communiquer sa vie à l'humanité entière, l'Eglise aussi est soumise aux questions. Nous l'avons évoqué pendant la récollection que nous venons de vivre. Face au texte de l'encyclique de Benoît XVI, *Deus caritas est*, nous ne manquons pas de nous demander : Par quelle autorité parle-t-il ainsi, avec assurance, à toute l'humanité ?

Sans doute, pour nous, la réponse est-elle évidente. Le Pape s'adresse aux baptisés pour qu'ils puissent, comme lui-même, renouveler leur attachement au Christ et vivre avec plus d'ampleur et de justesse selon le don reçu. Mais le Pape s'adresse aussi à toute l'humanité. Il est le seul à procéder de la sorte. L'Eglise en effet est la seule institution qui s'adresse ainsi avec autorité à tous, pas seulement aux baptisés. Elle cherche à rejoindre tout être humain, quelque soit sa race, sa taille, sa beauté et même sa religion. C'est une ambition conséquente. Est-elle légitime ?

C'est pourquoi cette autorité, et la parole que cette autorité adresse par-delà les frontières, est soumise aussi à la question. Ce sont les hommes qui interrogent. Certains contestent cette autorité, qu'ils estiment usurpée, ils la contestent parfois violemment. D'autres entendent la parole parce qu'elle rejoint leur propre réflexion, elle les assure dans leur propre quête, même s'ils ne se reconnaissent pas dans son expression religieuse. Ainsi voyons-nous l'Eglise en position d'interlocutrice de l'humanité : Elle l'appelle, de l'intérieur, puisqu'elle est elle-même composée de membres de l'humanité.

Cette position est en elle-même cause d'étonnement. Mais nous percevons aussi qu'elle s'inscrit dans une continuité profonde avec l'existence même du Christ, telle que nous la découvrons grâce au récit évangélique : le Fils fait homme s'adresse à l'homme du dedans de sa condition. Les premières questions posées à Jésus le sont par des Juifs, qui sont les seuls à pouvoir interroger ainsi Jésus sur le fond, c'est-à-dire sur son identité religieuse. Les Païens poseront d'autres questions, mais qui trouveront leur force à l'intérieur des questions posées par les autorités juives. C'est l'Eglise, à dire vrai, qui reçoit ces questions.

Et la confrontation peut être vigoureuse, parfois violente. Nous avons souvent du mal à comprendre ce qui se passe dans ces cas-là. Un regard sur le récit du témoignage rendu par Jean et par Jésus lui-même devrait pourtant nous renseigner, nous rassurer aussi. Vous ne voudriez tout de même pas que l'Eglise connaisse une traversée tranquille, sans confrontation, sans heurts ! Elle jouirait d'un privilège dont son Seigneur lui-même n'a pas joui, dont il n'a pas voulu jouir pour que l'œuvre du Père s'accomplisse dans les profondeurs de l'humanité.

L'indifférence, l'incompréhension, la défiance, la violence aussi éprouvées par l'Eglise ne sont pas différentes de ce qu'a porté le Christ. Cela ne remet pas en cause l'autorité avec laquelle est exprimée la parole dont l'Eglise est porteuse, cela manifesterait même qu'elle a effectivement quelque chose de précieux à transmettre et à éveiller. Le combat mené n'est pas un combat pour la survie, mais pour la vie même de l'humanité.

La crédibilité

Mais la situation, celle du Christ et celle de l'Eglise, met en évidence une double conséquence.

Les questions sur l'autorité de celui qui parle, les questions sur la solidité des paroles qui sont adressées, ces questions ne sont pas illégitimes : Dieu nous a fait don de l'intelligence et l'humanité est établie par Dieu interlocutrice de sa propre parole. L'interrogation est même nécessaire pour pouvoir adhérer librement à la parole de Dieu. Nous serions donc bien inspirés nous-mêmes d'interroger, de scruter, d'éprouver. Ce n'est pas là nécessairement la marque de la défiance : Celle-ci se manifeste en effet davantage dans la manière de recevoir les réponses et les questions. Ce sera plutôt l'expression de notre intérêt et de notre désir de mieux entendre l'appel à la vie éternelle.

Et puis. Et puis, derrière ces interrogations, on discerne aussi la nécessité d'assurer la crédibilité des paroles transmises. Pour Jean et pour Jésus, cette crédibilité est établie : leur vie parle pour eux. Mais, comme membres de l'Eglise, nous avons la responsabilité de rendre crédible la parole que nous portons, dans des vases fragiles sans doute. Il y a deux manières d'exercer cette responsabilité : dans l'attention à la parole elle-même, car elle n'est pas adressée seulement aux autres, elle est adressée aux baptisés d'abord, et dans la réponse concrète que nous lui apportons dans notre propre existence. C'est ainsi que nous devenons à notre tour des témoins crédibles. Mais cette crédibilité ne repose pas sur nous-mêmes mais sur celui qui nous donne effectivement de pouvoir nous convertir à la vraie vie. Et ce témoignage n'est pas solitaire, puisqu'il puise dans l'Eglise sa force et satisfait ainsi au précepte qui veut que l'on ait recours à plus d'un témoin.

Ab. Antoine L. de Laigue
Notre-Dame de Grâce de Passy
15-16 janvier 2011.

Deus caritas est, Benoît XVI, Parole et Silence, Paris, 2006. La citation utilisée est la dernière phrase du n°1.

Caritas in veritate, Benoît XVI, Parole et Silence Lethielleux, Paris, 2009. La citation utilisée est tirée des deux premières phrases du n°1.

Jean 2, 19-34. Passage de l'évangile inspirant l'homélie.